

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Roger Lemelin au sommet de la pente douce
La culotte en or

Roger Lemelin, *La culotte en or*, Les Éditions La Presse, 1980,
355 pages

Jean-Louis Major

Numéro 22, été 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40265ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Major, J.-L. (1981). Roger Lemelin au sommet de la pente douce : la culotte en or / Roger Lemelin, *La culotte en or*, Les Éditions La Presse, 1980, 355 pages. *Lettres québécoises*, (22), 56–58.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1981

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Roger Lemelin au sommet de la pente douce

La culotte en or



On l'oublie parfois, mais Roger Lemelin est de la génération des Trudeau, Marchand, Pelletier, Lévesque, de Jean-Charles Falardeau et de Robert Cliche, comme il le rappelait à l'occasion de la mort de ce dernier en septembre 1978. Depuis longtemps il n'est plus le gamin turbulent de nos Lettres, même si, tout en se drapant de respectabilité, il affecte parfois de bomber le torse à la façon d'un vieillissant Hemingway (ou d'un Truman Capote) québécois.

Dans un texte de *La culotte en or*¹ intitulé *J'ai soixante ans aujourd'hui*, après une entrée en matière d'un pur style *Mémoires d'outre-tombe*, le plus étranger à Lemelin qu'on puisse imaginer,

— « *Tel l'infatigable trappeur qui a enfoncé toute sa vie l'aviron dans l'eau tumultueuse de la longue rivière, son être tendu vers les prochains rapides et les pierres traîtresses, et profitant des mers étales pour scruter les berges, à l'affût de quelque gibier ou d'un site propre au bivouac, je m'arrête, déposant sur mes genoux la rame ruisselante. La coque du canot s'abaisse en même temps que mon âme fait une pause et se donne toute à la réflexion en dépit du torrent que j'entends gronder au loin.* » —

après quelques pages de métaphores enrobant une pensée juste, celle de la soixantaine comme seconde adolescence — le style de ces pages lui donne bien raison — Lemelin nous livre un curriculum vitae à rebours, en six tranches à peu près égales comme les strates concentriques d'un tronc d'arbre. D'abord un « retour à l'écriture » résultant, semble-t-il, de sa présence à la direction de *La Presse* depuis 1972, et qui nous a valu en 1979 *Les voies de l'espérance*², recueil d'articles, d'éditoriaux et de discours, et maintenant *La culotte en or*, recueil de « souvenirs en forme de contes ». Auparavant c'était la « période de l'homme d'affaires », précédée de « celle des succès de dramaturge » avec le téléroman *La famille Plouffe*, alors qu'entre vingt et trente ans ç'avait été la guérison après six ans d'immobilité partielle à la suite d'un accident de ski, le mariage et la création littéraire avec *Au pied de la pente douce* (1944), *Les Plouffe* (1948), *Fantaisies sur les péchés capitaux* (1949) et *Pierre le Magnifique* (1952). Et avant cela, l'adolescence pendant la crise économique, puis, au cœur de l'arbre, « l'enfance dans une nombreuse famille », une fille et neuf garçons, dont il était le deuxième selon un article autobiographique paru en 1954 dans la revue *Queen's Quarterly*³, ou encore le

cadet ou l'aîné selon qu'on en croit le premier ou le dernier texte de *La culotte en or*.

Quoi qu'il en soit de la précision des détails, ce qui importe ici c'est l'éthos et l'aura du souvenir. Dans un article des *Voies de l'espérance* Lemelin parle de sa jeunesse dans la paroisse Saint-Sauveur à Québec comme de l'époque où il fut nourri « aux sources de la vie élémentaire et gaie de ceux qui ont eu la chance d'être élevés dans le ghetto d'un patelin aimé ». Ce qui lui permet — le rapprochement n'est pas vain — de se comparer à Marcel Pagnol : « Mon Marseille, dit-il, ç'avait été le pied de la Pente Douce ». Ainsi se rejoignent dans le souvenir le gamin de la Basse-Ville et l'écrivain.

Moi, écrivain . . .

Le personnage de Denis Boucher, qui intervient dans chacun des trois romans de Lemelin, est représenté comme écrivain. Mais il se trouve aussi que cet écrivain fictif écrivant de moins en moins à mesure que progresse la trilogie, a dans chaque roman un alter ego qui est défini comme son contraire tout en s'inscrivant lui aussi dans le monde exceptionnel de la culture ; c'est Jean Colin dans *Au pied de la pente douce*, Ovide Plouffe dans *Les Plouffe*, Pierre Boisjoly dans *Pierre le Magnifi-*

que. Le rapport entre ces doubles représentations de l'écrivain serait de l'ordre de l'opposition entre nature et culture. Plus précisément, selon André Belleau, « Tout se passe comme si au long de l'oeuvre de Lemelin, l'écriture, se sentant à la fois redevable à la nature et honteuse envers la culture, se censurait comme culture »⁴. *La culotte en or* module une opposition analogue mais en l'inversant. Comme si, renouant avec la nature et s'y identifiant par le souvenir, Lemelin éprouvait le besoin de se marquer comme écrivain. En d'autres termes, évoquant son passé au pied de la Pente douce comme le lieu de son identité première, il prend bien soin de signaler qu'il se situe maintenant à son sommet.

Que Lemelin se désigne comme écrivain, on n'en saurait douter. Ainsi, dès la première phrase de *Problèmes de romancier*, « Après quarante ans d'écriture consacrée en majeure partie à la fiction »... Ou encore, sous le titre *Pierre Trudeau, les échecs, la NKVD et les oranges*, « En mai 1971, j'eus l'honneur, à titre d'écrivain, d'accompagner notre Premier ministre en Russie et de vivre pendant quinze jours avec une quarantaine de journalistes canadiens. » La distinction entre les journalistes et l'écrivain ne saurait échapper au lecteur le moins attentif. Mais pourquoi pas en fin de compte ? Ne l'a-t-il pas été ? Ne l'est-il pas redevenu ? C'est que les textes de *La culotte en or* sont parsemés de signes qui connotent le côté *parvenu* de l'écrivain.

Il ne rate pas une occasion de citer des noms connus, s'imposant même des prétextes et des méandres pour y parvenir, qu'il s'agisse de Pierre Trudeau, de Pierre Desmarais, d'Aristote Onassis, de Marcel Dubé ou de François Mauriac. L'évocation de l'écrivain par exemple, dans *J'ai connu François Mauriac*, aux traits nets et animés, est vivace, colorée ; mais la phrase glissée ailleurs : « J'ai eu de longues conversations à ce sujet avec François Mauriac », n'est que du « name-dropping ». — Je ne trouve guère d'équivalents français et n'en veux point. S'agirait-il d'un défaut qui nous est étranger ? — Ce serait là manie bien inoffensive si elle ne s'accompagnait de certain trait de style.

Ce n'est pas à Lemelin qu'on pourrait reprocher d'omettre les épithètes de *rigueur* lorsqu'il parle des grands de ce monde, et d'écrire comme Louis-Paul Courier « le maillot simplement, sans dire *l'auguste maillot* ; la bavette, et non pas la *royale bavette* ». Sous sa plume, Jean Chrétien ne saurait être que « notre sympathique ministre canadien des Finances » et Madame Flora Groult, « écrivain célèbre ». Comme de juste, le seul journaliste nommé parmi les quarante du voyage en Russie sera « le célèbre journaliste Charles Lynch ». Pour le déjeuner du Goncourt, bien entendu, « la table était couverte de nourritures exquis, de vins rares » et l'académicien, « entouré d'écrivains célèbres ».

Tout cela n'est que parure, l'authentique est ailleurs. Par exemple dans *Chacun son mur* où, après avoir chaleureusement évoqué « le dernier été insouciant de la petite bête anonyme et aventureuse » qu'il était cinquante ans plus tôt, il raconte sa journée du huit septembre 1930 à la foire de l'Exposition provinciale, puis, de retour à la maison, sa « découverte de la résurrection du souvenir par les sens ». Hors le début et la fin, qui répondent davantage aux exigences du discours de la chronique qu'à celles de l'écriture, ce récit d'un souvenir impérissable, neuf à jamais en ses couleurs, ses odeurs, son mouvement, est du plus beau et du plus pur Lemelin. Il n'a plus à se dire écrivain, il l'est de la façon la plus vraie, la seule vraie : par l'écriture en

acte, comme cela se produit chaque fois qu'il renoue intimement avec le passé en faisant revivre son milieu d'origine pour s'identifier à lui.

De la même façon, les personnages les plus vrais de *La culotte en or* ne sont pas ceux qui tiennent dans le seul prestige de leur nom, mais bien ceux, humbles ou flamboyants, en qui s'incarne le milieu populaire. Ce sont par exemple, dans *L'amour avec des gants*, l'oncle Jos, conducteur de tramway et colonel de la garde paroissiale ; le lutteur Kid Hecker, « le roi de la savate, qui refusait d'aller lutter à Paris parce qu'il n'y avait pas, en France, de bière Black Horse » et qui à toutes les demi-heures faisait à la jeune fille qu'il courtisait la démonstration de son savoir-faire en se rendant « d'un bond étamper le mur de ses deux pieds à hauteur de tête » ; Alice, « qui personnifiait Miss Sweet Caporal pour les placards publicitaires », et la mère d'Alice, que le jeune Lemelin amadouait en lui chantant *La chapelle au clair de lune* « presque aussi bien que Jean Lalonde, le père de Pierre ». Ce sont eux, et d'autres encore, tels son père, sa mère, son beau-père, qui, évoqués avec une sympathie entière, avec tendresse même, donnent aux récits de Lemelin couleur et mouvement, et surtout, leur mouvante humanité.

Des chroniques du souvenir

Lemelin présente *La culotte en or* comme des « souvenirs en forme de contes », mais il s'agit plutôt de chroniques. Le genre s'accommode de courts récits autonomes mais il a des exigences dont l'autobiographie se passe volontiers.

La plupart des textes du recueil sont encadrés d'une entrée en matière et d'une morale plus ou moins développées. Le prétexte initial s'y présente sous la forme d'un fait anodin de l'actualité ou d'un énoncé issu de la sagesse universelle, genre « On doit toujours beaucoup à sa maman, même si on l'oublie quelquefois ». La morale de clôture est à l'avenant. En fait, un responsable à l'édition aurait dû suggérer au directeur de *La Presse* de biffer systématiquement au moins le premier et le dernier paragraphe de chacun de ses textes. Le recueil y eût certainement gagné et l'on eût ainsi évité au lecteur autant d'occasions d'agacement.



Quant aux récits comme tels, ils sont de deux ordres :

les uns proprement autobiographiques, les autres se rapprochant davantage du portrait ou du conte de mœurs. Parmi ces derniers, certains sont à la troisième personne, tels *Le mangeur de poteaux* et *Le chemin de Croix* (déjà paru en 1949 dans les *Fantaisies sur les péchés capitaux*) ; dans les autres, tels *Émile Henriot et Tatou* ou les cinq textes consacrés aux protagonistes du meurtre de vingt-trois personnes dans l'explosion d'un DC3 à Sault-au-Cochon en 1949, le *je* narrateur est davantage un témoin fasciné qu'un acteur.

La chronique étant « par définition interminable », comme le signalait Laurent Mailhot dans la préface à son *Anthologie d'Arthur Buies*, on imagine assez facilement les deux grandes oeuvres qu'auraient pu donner les deux registres narratifs de *La culotte en or*, ou mieux encore, le *je* et le *il* étant à peu près interchangeables en son écriture, le vaste récit picaresque que serait une véritable autobiographie animée par la verve de Roger Lemelin. Mais ne boudons pas le plaisir de *La culotte en or*, quels qu'en soient les défauts, les chroniques étaient peut-être en fin de compte la meilleure façon de ramener à l'écriture « l'homme pressé » qu'est l'auteur des *Plouffe*.

Un écrivain populaire

Tout ce qui aujourd'hui voue obédience aux dogmes dits « de gauche » et prétend par là se réclamer du peuple, se fait un devoir de vilipender l'auteur des *Plouffe* et le directeur de *La Presse*. Pourtant, s'il est en littérature québécoise un écrivain qu'on pourrait qualifier de « populaire », c'est sans doute Roger Lemelin. On ignore quel sera le succès du film de Gilles Carle mais on ne saurait oublier que *La famille Plouffe* avait chaque semaine à la télévision une cote d'écoute supérieure à celle des séries de la coupe Stanley. Lemelin raconte d'ailleurs comment son fils tirait bénéfice de cette popularité en lisant en cachette le scénario que son père venait d'écrire, pour en livrer le dénouement aux passagers de l'autobus qui le conduisait à l'école, mais non sans avoir exigé d'abord cinq sous de chacun de ses auditeurs. Et le fils d'ajouter : « Je pourrais leur charger vingt-cinq sous. Ils paieraient quand même. » Quel écrivain aujourd'hui pourrait en dire autant ?

L'attitude de Lemelin à cet égard n'en reste pas moins ambivalente. S'installant dans la culture, il marque son enracinement populaire, passant parfois en une même phrase, du « sérieux » au vécu de l'enfance ou à la naïveté du gars de la paroisse Saint-Sauveur en une cabriole inattendue. Ailleurs, c'est un mouvement inverse. Le « name-dropping » en est un aspect, mais on en retrouve l'équivalent dans certains épisodes des récits de sa jeunesse. En présence de son futur beau-père revêtu de son uniforme de zouave, Lemelin, pour se rendre sympathique à

la famille qui le voit d'un mauvais oeil, déclare que son grand-oncle Dumontier a été le dernier survivant des zouaves qui sont allés défendre le pape contre les armées de Garibaldi. Et d'une pour le milieu. Mais il éprouve le besoin d'ajouter que cela n'avait aucune importance « puisque le seul zouave canadien-français mort pour le pape était décédé d'une maladie vénérienne attrapée à Rome ». Et d'une pour l'intellectuel autodidacte, mais trois prises contre l'appartenance.

Par sa réussite Lemelin habite la Haute-Ville, mais de coeur il est de la Basse-Ville. Il évoque celui qu'il fut et son milieu d'origine avec une chaleur et une tendresse qui ne sauraient mentir, mais d'adolescent ou le jeune homme ambitieux de la paroisse Saint-Sauveur ne peut s'empêcher de jeter de temps à autre un coup d'oeil vers le sommet de la Pente douce. Peut-être en fin de compte l'anarchie frondeuse n'est-elle accessible en son intransigeante pureté qu'au fils de notable comme Jacques Ferron ? Encore doit-elle éviter mille embûches. □

1. Roger Lemelin, *La culotte en or*, Les Éditions La Presse, 1980, 355 pages
2. Roger Lemelin, *Les voies de l'espérance*, Les Éditions La Presse, 1979, 363 pages
3. Roger Lemelin, « My First Novel », *Queen's Quarterly*, vol. 61, no 2, été 1954, p. 189-194
4. André Belleau, *Le romancier fictif*, Les Presses de l'Université du Québec, 1980, p. 70

LE PREMIER CONGRÈS de L'UNION DES ÉCRIVAINS QUÉBÉCOIS

aura lieu les 15, 16 et 17 mai au Alpine Inn, à Sainte-Marguerite dans les Laurentides. Sur le thème *Profession : écrivain*, les participants pourront s'inscrire aux ateliers suivants : « L'Avenir de l'écrivain », « Association ou Syndicat », « Les Écrivains et les médias », « Écrire : une profession » et « L'institution littéraire ».

COLLOQUE INTERNATIONAL À L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Ce colloque qui s'est tenu les 28, 29 et 30 avril, était intitulé *Lectures européennes de la littérature québécoise*. Les réunions du 29 avril qui étaient consacrées au roman et à la critique, se sont déroulées à la Bibliothèque nationale du Québec. Des représentants de la France, de la République fédérale ouest allemande, de la Belgique, de la Suisse, de l'Italie ont participé au colloque.